

traire *Voisardière* pour *Boisardière*. Malgré ces fautes d'impression, il ne peut y avoir aucun doute sur l'identité des lieux que nous venons d'indiquer et dont on peut voir les noms et les situations dans la carte de France de l'état-major, feuille 75 (feuille de Rennes).

A. DE LA B.

CHANSONS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE

X

Drouc ar c'hi.

Me wel ann iliz o c'hloebia
 Gant ar verc'h (1) nevez o ouela.
 Ar verc'h nevez, vont d'ann iliz,
 A oa ken kaer ha fourdeliz :
 Pa droas he c'heinn d'ann aoter,
 A oa ken kaer 'vel ar bleun per.
 Pa oer gant ann offern eured,
 Hi a lâras d'he breur bèlec :
 — Ma breur bèlec, ma selaouët,
 N'achuët ket 'n offern eured.
 — Re divezad oc'h eus comzet,
 'N offern eured zo achuët.
 — Ma mammic paour, d'in-me lâret,
 Pelec'h 'c'h inn henoz da gousked ?
 — Gant-hen, ma merc'h, eo ez iafet,
 Rag hennés eo ho kwir bried ;
 Gant-hen, ma merc'h, eo ez iafet,
 Rag eun den vaillant oc'h eus bet.
 — Den vaillant a-walc'h em eus bet,
 P'ê gwir 'zo gant-hen gwall glenned ;
 Ken ruz he zaoulagad 'n he benn,
 'Vel ar gwin ruz bars ar werenn ;
 Ken ruz ez é he zaoulagad
 Evel ann dour livet gant goad.
 — M'ho lacai 'n eur gambr alc'hueët,
 Hag ai aliés d'ho kweled.
 P'oa ann dud euz taol, o coania,
 Ar verc'h nevez a lavaras :
 — Debrit, evit, ha grit cher-vad,
 Ma c'halon a deu da dristâd.
 P'oa ann dud euz taol o leïna,
 He breur bèlec a lavaras :
 — Ma mammic paour, ma selaouët,
 Ma c'hoar Mari e deus hopet.
 — Roït d'in ma alc'huez arc'hant,
 Ma ian d'welet ann dud iaouanc.
 Pa oa dor ar gambr digoret,
 Euzus ar pez zo bet gvelet !
 Oa tenn' he chalon diout-hi,
 Hag euz he avu o tebri !
 He breur bèlec, o vond en ti,
 A lavaras d'he c'hoar Vari :

(1) Je crois qu'il faudrait ici *greg* ou *vreg*, qui signifie femme au lieu de *verc'h*, qui signifie jeune fille, vierge.

— Ma c'hoar Mari, savit ho penn ;
 Ma roinn d'oc'h ann absolvenn.
 — Ma breur, penaoz sevel ma fenn,
 Ha ma c'halon bars ma barlenn ?
 — Penaoz 'ta sonja dimiji,
 Ha c'hui clanv gant clenved ar c'hi ?
 — Tri breur oamb bars ar memez ti,
 Hon zri clanv gant clenved ar c'hi.
 — Tapit d'in ma fuzul arc'hant,
 Ma roinn 'r maro d'ann den-man.
 — Ma mamm, n'roït ket d'in maro ken kri,
 'Vel 'm eus roët d'ho merc'h Mari ;
 Ma mougit etre diou c'holc'hed,
 N' leuskit ket ma goad da redec...

Canet gant Juliette Moënner,
 en Locmaria-Kemper, ann unan var-n-ugent a viz du 1885.

Le Mal du chien.

Je vois l'église qui se mouille, — Des larmes de la nouvelle mariée. — La nouvelle mariée en se rendant à l'église, — Était belle comme la fleur de lis : — Quand elle tourna le dos à l'autel (en revenant), — Elle était belle comme la fleur du poirier. — Pendant qu'on célébrait la messe de mariage, — Elle dit à son frère prêtre : — Mon frère prêtre, écoutez-moi, — N'achevez pas la messe de mariage. — Vous avez parlé trop tard, — La messe de mariage est terminée. — Ma pauvre petite mère, dites-moi, — Où irai-je coucher, cette nuit ? — Vous irez (coucher) avec lui, ma fille, — Car celui-là est votre vrai mari ; — Vous irez (coucher) avec lui, ma fille, — Car vous avez eu un homme vaillant. — J'ai eu un homme assez vaillant, — Puisqu'il est vrai qu'il a un mauvais mal ; — Aussi rouges sont ses yeux dans sa tête — Que le vin rouge dans un verre ; — Aussi rouges sont ses yeux — Que l'eau colorée avec du sang. — Je vous mettrai dans une chambre fermée à clef, — Et j'irai souvent vous voir. — Comme les gens étaient à table, à souper, — La jeune mariée dit : — Mangez, buvez, faites bonne chère, — Pour moi, mon cœur vient à s'attrister. — Comme les gens de la noce étaient à table, à diner, — Son frère le prêtre dit : — Ma pauvre petite mère, écoutez-moi, (croyez-m'en), — Ma sœur Marie a crié. — Donnez-moi ma clef d'argent, — Que j'aïlle voir les jeunes gens (les nouveaux mariés). — Quand la porte de la chambre fut ouverte, — Effrayant (est) ce qui fut vu. — Il était à lui arracher le cœur, — Et à manger son foie ! — Son frère le prêtre, en entrant dans la maison, — Parla ainsi à sa sœur Marie : — Ma sœur Marie, levez la tête, — Pour que je vous donne l'absolution. — Mon frère, comment lever la tête, — Mon cœur est dans mon giron ! — Comment donc avoir songé à vous marier, — Étant malade du mal du chien ? — Nous étions trois frères dans la même maison, — Tous les trois malades du mal du chien. — Attrapez-moi mon fusil d'argent, — Pour que je donne la mort à cet homme. — Ma mère, ne me donnez pas une mort aussi cruelle, — Que celle que j'ai donnée à votre fille Marie ; — Étouffez-moi entre deux couettes, — Ne lâchez pas mon sang à courir.

Chanté par Juliette MOËNNER,
 ouvrière, à Locmaria-Quimper, le 21 novembre 1881.

Deux autres versions de ce *gwerz*, extraites de la collection de M. de Penguern, ont été insérées dans un récent numéro de *Mélusine* (col. 350-51) par M. E. Ernault, qui y émettait des doutes sur leur origine vraiment populaire. La pièce existe réellement dans le peuple, en Tréguier et en Cornouaille. La version de la collection de Penguern a été recueillie par mon ami G. Kerambun, dans la commune de Prat, canton de la Roche-Derrien, mais il l'a complétée, arrangée et remaniée, suivant l'habitude de cette époque (vers 1850). Je reconnais parfaitement dans la pièce plusieurs mots et locutions propres à la commune de Prat et à celles des environs. J'avais moi-même, longtemps avant de connaître la version de Locmaria-Kemper, recueilli des fragments de celle de Prat, mais cela ne dépassait pas ce qui est donné dans la seconde version de M. de Penguern.

F.-M. LUZEL.

JEAN DE L'OURS

III

1. — Dans l'antiquité grecque.

Nous avons réussi à retrouver une légende grecque qui se rattache à la nôtre. C'est dans les *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis (ch. XXI). Polyphonté, méprisant l'amour des hommes, se retire dans la montagne pour y vivre en suivant d'Artémis. Aphrodité, pour se venger de son dédain, lui inspire d'aimer un ours ; et elle s'unit à lui. Artémis, irritée de ce crime, déchaîne contre elle toutes les bêtes de la forêt, de sorte que Polyphonté va se réfugier dans la maison de son père. Là elle accouche de deux enfants, Agrios et Oreios, [litt. l'agreste et le montagnard], *tous deux très grands et doués d'une force immense*. Ils n'avaient cure ni des dieux ni des hommes, et ils étaient insolents envers tout le monde ; quand ils rencontraient des étrangers, ils les menaient dans leur demeure et les dévoraient. Zeus irrité envoie Hermès pour en faire justice. Celui-ci voulait leur couper les pieds et les mains ; mais Arès (dont Polyphonté était la petite-fille) leur obtint grâce de ce supplice. Les deux Jeans de l'Ours furent alors changés en oiseaux, Oreios en duc et Agrios en vautour.

Le même écrivain nous fournit (ch. XXX) un nouvel exemple d'enfant allaité et élevé par des louves. Une fille de Minos avait eu un enfant d'Apollon. Craignant la colère de son père, elle abandonne son enfant dans une forêt. Par ordre d'Apollon, une troupe de loups arrive, garde l'enfant et le nourrit. Plus tard, des bouviers surviennent, le recueillent, l'emportent et l'élèvent.

2. — Dans le colportage.

Il convient en effet de dire que la popularité de notre conte est maintenue en France par l'imagerie

du colportage. Une image coloriée en seize tableaux (de Pellerin, à Épinal), représente les principaux actes de force de notre héros. Mais son origine mythique a disparu et voici comment on explique son nom : « A treize ans, il étrangle un ours pour se faire un vêtement de sa peau, ce qui le fit surnommer Jean de l'Ours. »

H. G.

LES LANGUES COUPÉES

II

Ce conte a voyagé loin, car on le retrouve chez les Indiens aux États-Unis, raconté dans la langue dhegiha. Comme il est question de fusil, de papier, etc., les personnes qui l'ont recueilli et publié le regardent comme un mythe indigène mélangé d'éléments français.

Un orphelin, qui paraît le centre d'un certain nombre de récits, était un pauvre garçon qui avait trouvé un écrit mystérieux et une arme avec laquelle il tirait toute sorte de gibier. A la fin, il échangea cette arme pour deux chiens merveilleux et pour une épée magique. Avec cette aide, l'orphelin délivre la fille d'un chef, qui avait été exposée sur le bord d'un lac aux attaques d'un monstre aquatique. Le premier jour, il coupe une tête du monstre ; le second jour, deux ; le troisième, trois ; et le quatrième, une. Le héros garde les sept langues du monstre, mais laisse les têtes sur la rive. Un homme noir trouve les têtes et prétend avoir sauvé la jeune fille. Le chef lui promet sa fille en mariage. On prépare la fête. Mais l'orphelin arrive à temps, et révèle l'imposture de l'homme noir, qui est brûlé vif. L'orphelin épouse alors la fille du chef (1).

H. G.

DE QUELQUES SIMILAIRES DES CONTES DE PERRAULT EN HAUTE-BRETAGNE

J'ai souvent entendu en Haute-Bretagne des conteurs proposer de raconter des contes dont le titre était le même que ceux de Perrault. La plupart du temps, pensant qu'ils allaient simplement me donner une plate version de ces récits qui n'ont point vieilli depuis deux cents ans, je les arrêtais en leur disant que leur conte était imprimé. Je présume que beaucoup de collecteurs de contes ont dû faire comme moi et qu'ainsi ils ont laissé échapper de curieuses variantes.

Cependant, je n'ai pas toujours dédaigné de les recueillir ; dans ma *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 40, se trouve, sous le titre de *Barbe-Rouge*, une version

(1) J. Owen Dorsey : *The Orphan Myth*, dans *the American Antiquarian*, March 1887, p. 95.